

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | | |

LE

Naturaliste Canadien

Vol. XVIII Cap Rouge, Q., Décembre, 1888 No. 6.

Rédacteur : M. l'Abbé PROVANCHER.

NECROLOGIE

Le 23 août dernier, décédait à l'âge de 70 ans, à Torquay, en Angleterre, PHILIP HENRY Gosse, qui peut être compté parmi les modernes naturalistes comme l'un des premiers qui se soient occupés des productions naturelles du Canada. M. Gosse passa quelques années en Canada, dans les cantons de l'Est, pensons-nous, vers 1838, et publia à Londres en 1840, le résultat de ses études dans notre pays sous le titre : *Canadian Naturalist ; a series of conversations on the natural history of Lower Canada*, illustré de représentations fort exactes de plantes, mammifères, oiseaux, insectes etc. M. Gosse qui après sa visite au Canada passa ensuite à la Jamaïque, s'occupa d'abord de la zoologie marine, mais après ses voyages, fixé à Torquay, il s'adonna plus spécialement à l'entomologie. Il était membre de la Société royale de Londres, et de la Société Entomologique de la même ville.

UNE ÉXCURSION AUX CLIMATS TROPICAUX.

VOYAGE AUX ILES-DU-VENT

DEUXIÈME PARTIE.

(Continué de la page 80).

“ A Saint-Pierre, à Fort-de-France, dans les villages, il n'est pas rare de rencontrer des invalides qui n'ont échappé au venin du Trigonocéphale qu'en se mutilant.

“ Un jour, un Fer-de-Lance est surpris et décapité dans un village de la Martinique. Sa tête mourante et baveuse gît depuis quatre heures sur le sable. La gueule horrible et toujours menaçante répand dans un affreux baillement un mélange infect de sang noir et empoisonné. Tout-à-coup un dogue monstrueux arrive, flaire le museau du reptile, pousse comme une ordure cette tête sanglante.

“ La bête se réveille, la gueule s'ouvre et mord le dogue qui s'enfuit en gémissant. Quarante minutes après, le chien meurt en poussant des hurlements affreux.

“ Dans ses écrits sur les serpents de la Martinique qu'il habita pendant dix ans, le docteur Rufs de Lavison, membre de l'Académie de médecine de Paris, rapporte une histoire émouvante.

“ Le fait se passa vers 1840, dans un village de Sainte-Lucie.

“ Une nuit d'orage, une nourrice négresse se réveille avec l'intolérable impression d'un grand poids sur la poitrine. Elle ouvre les yeux, regarde et reste pétrifiée en apercevant un Fer-de-Lance enroulé sur sa couverture.

“ Bouger, crier, c'est mourir. Avec un sang-froid admirable, elle reste immobile et muette, attendant, respirant à peine.

“ L'affreux reptile s'agite lentement sur le corps tremblant de la négresse, tantôt disparaissant sur ses épaules, s'arrondissant sur son ventre, allongeant ses anneaux glacés le long des reins, dardant sa large tête aplatie vers la gorge, vers le visage de la nourrice affolée.

“ Elle ferma les yeux ; mais aussitôt elle éprouve au sein une sensation étrange, mystérieuse, et la malheureuse comprend que l’effroyable reptile, attiré par l’odeur du lait dont il est si friand, s’est mis à téter.

“ Ce supplice horrible et nouveau dura environ dix minutes. Enfin le Trigonocéphale, repu, se glisse hors du lit en balançant sa tête visqueuse avec une volupté gourmande, et disparaît par la porte laissée la veille imprudemment entr’ouverte.

“ Une heure après, on découvrit et tua le terrible serpent, engourdi au pied d’un mur. La négresse était sauvée, mais elle devint folle, voyant toujours dans ses hallucinations la gueule immonde et glacée de son formidable nourrisson.”

En faisant la revue des objets exposés dans le salon, je trouve sur une corniche, une masse blanchâtre, informe, granuleuse, de quatre à cinq pouces de longueur sur un et demi de diamètre à peu près, paraissant comme un corps refroidi après qu’il aurait été mis en fusion. Qu’est-ceci, demandai-je au curé ?

—Sentez-le et vous allez le deviner.

—Mais c’est de l’encens ?

—Précisément, un encens que nous trouvons ici. L’arbre exhale cet encens de son écorce, comme les cerisiers laissent échapper leur gomme.

Cet encens, jeté sur le feu, répand une odeur des plus agréables.

L’arbre qui le produit est l’*Icica heptaphylla*, Aublet, l’Iriquier à-sept-feuilles, vulgairement *arbre à l’encens*, *Aroucou*. C’est un petit arbre de quinze à trente pieds de hauteur, sur un diamètre de huit à douze pouces. Il produit un fruit à peine charnu et devenant coriace par la dessiccation, à deux ou quatre valves, et renfermant deux, quatre ou six osselets monospermes enveloppés d’une pulpe rouge, d’un goût très agréable, dont les nègres surtout sont fort avides. Ce fruit mûrit en septembre.

Si l'on entaille l'arbre ou coupe quelque branche, il en sort un suc abondant qui en s'évaporant produit la résine blanche qui constitue l'encens.

L'iriquier appartient à la famille des Amyridées qui est voisine des Térébinthacées.

Je ne manque pas de faire une revue minutieuse du jardin qui avoisine le presbytère ; mais ce sont à peu près les mêmes plantes que j'avais vues à la Dominique, Crotons en quantité, des Palma-Christi qui deviennent des petits arbres, des Géraniums, Chèvrefeuilles etc. Je trouve en plusieurs endroits des larmes de Job, *Coix lachryma-Christi*, toutes chargées de leurs graines pierreuses, et qui m'ont l'air à pousser ici sans aucun soin ; le P. Tapon me dit que c'est presque une mauvaise herbe ici, qui croît partout.

Nous allons avec le curé visiter son couvent qui se trouve tout auprès. Les sœurs, au nombre de douze, dont une mulâtresse, sont ici ce que sont partout les religieuses, des femmes d'ordre, d'une extrême propreté et d'un dévouement sans bornes pour l'instruction et l'éducation de leurs enfants. Les classes sont très propres, et toutes ces petites figures noires ne paraissent pas dépourvues d'intelligence. Comme dans tous les autres couvents, il y a ici jardins avec fleurs à profusion.

Au milieu du parterre se trouve un tertre artificiel surmonté d'une belle statue de la sainte Vierge. Les gradins qui servent de base à la statue sont tous chargés de fleurs plus ou moins attrayantes et toutes fort intéressantes par leur nouveauté pour nous, leur port étrange, la coloration de leur feuillage etc. Nous retrouvons encore ici la passiflore qui produit la barbadine, ce fruit si délicieux, et l'on nous fait remarquer un gérofier tout en fleurs embaumant l'air de leur arôme. Le gérofier, *Caryophyllus aromaticus*, est un petit arbre de dix à vingt pieds, à branches et feuilles opposées, à fleurs roses assez petites, mais fort élégantes et à odeur suave, rangées en corymbes formant une panicule. Le calice est très allongé et les étamines

fort nombreuses. Ce sont les fruits mûrs que l'on vend dans les épiceries sous le nom de *clous de girofle*; le plus souvent le fruit qui forme un drupe à une ou deux graines est adhérent au tube du calice desséché et retenant encore ses divisions. Le géroflier appartient à la famille des Myrtacées, il est originaire des Moluques et ne se rencontre aux Antilles que dans les jardins.

Les sœurs qui donnent ici l'éducation aux enfants, sont les mêmes qu'à la Dominique, des sœurs de St-Joseph de Cluny.

En face du presbytère, n'en étant séparé que par la largeur de la rue, se trouve une place publique, pour le moment en fort mauvais état. Les arbrisseaux en partie rongés par les animaux, dénotent qu'on n'a pas veillé avec assez de soin à fermer les barrières; les allées demanderaient aussi des visites plus fréquentes de la part des sarcleurs. Des herbes, des arbres, des broussailles, des gazons négligés, allons, me dis-je, il y a ici à faire bonne récolte d'insectes; mais c'est d'une pauvreté décourageante; les feuilles sont partout sans parasites; je lève une quantité de copeaux, de grandes feuilles pourrissant sur le sol, par le plus petit coléoptère; je ne rencontre partout qu'un petit lézard aux couleurs variées et d'une agilité extrême.

Nous examinons dans ce parc plusieurs individus de choux-palmistes, mesurant une trentaine de pieds de hauteur et d'un fort diamètre à la base. Vous pouvez voir, me dit le P. Tapon, à quelle hauteur vont parvenir ces palmiers, puisque leur croissance va se poursuivre jusqu'à ce que la tige prenne le même diamètre dans toute sa longueur. Ces palmiers n'atteindront certainement pas moins de 60 à 80 pieds avant de montrer leurs fleurs.

Comme je voyais des trous nombreux sur une platebande du jardin, je demande à un travailleur qui était là qui creusait ces trous là ?

—Ce sont des crabes, me dit-il.

—Des crabes sur la terre, dans les jardins? mais ces animaux ne vivent qu'à la mer.

—Dans l'eau et sur la terre, me dit-il; venez ici la nuit avec une lumière et vous en verrez en quantité.

—Je serais très curieux d'en voir; ne pourrait-on pas en atteindre en piochant ces trous?

—Oui, si vous voulez piocher de trois à quatre pieds dans cette terre compacte.

—Mais n'y aurait-il pas danger de faire la rencontre de quelque serpent en creusant ainsi sur ces trous?

—Oh! ne craignez pas; ce n'est pas dans les trous des crabes que se retirent les serpents, ils savent trop bien qu'ils y seraient fort mal reçus. Ces redoutables bêtes préfèrent guetter des proies qui ne peuvent leur offrir, comme chez les crabes, une croute où se briseraient leurs dents sans pouvoir exercer l'action de leur venin.

—Vous est-il quelquefois arrivé d'en rencontrer de ces serpents, des Fers-de-lance?

—Plusieurs fois.

—Et vous avez su éviter leur morsures?

—Toujours. Le plus souvent, si le serpent n'est pas surpris de trop près, il prend la fuite pour se mettre à l'abri. Mais s'il fait mine de résister, il n'y a pas une minute à perdre, il faut le frapper incontinent sur la tête avec un bâton ou encore mieux avec un coutelas, car s'il a eu le temps de s'élever la tête de 2 à 3 pieds avant qu'on le frappe, la morsure est presque inévitable, parce qu'alors d'un seul bond il est sur vous. Mais en se tenant attentif quand on marche dans le bois ou les broussailles, on peut toujours résister à leur rencontre.

—Je préfère vous laisser cette chance, et ne pas m'exposer à une telle visite.

On nous régale encore ici avec la délicieuse barbadine; on

nous fait aussi manger des sapotilles, epèce de poires du pays, et autres fruits nouveaux pour nous.

En faisant ma revue du jardin, j'avais remarqué un certain clapotement dans une cuve qui se trouvait là ; je m'en approche, et je vois deux jolies tortues de mer, de dix à douze pouces de longueur, que l'on garde ainsi vivantes, pour les sacrifier les jours maigres, car leur chair est excellente.

La langue du peuple ici est le français, mais un français que nous avons beaucoup de peine à comprendre, tant on l'a défiguré et transformé. Cependant nous estimons comme un grand avantage de pouvoir être compris de ces gens, si nous ne pouvons pas toujours les comprendre. Mais nous voyons avec chagrin qu'on fait des efforts de tout côté pour glisser l'anglais partout et faire perdre le français ; c'est surtout dans les écoles, qui sont soutenues par le gouvernement, que cette anglicisation est poursuivie plus activement et plus efficacement. Aussi presque tous les jeunes gens préfèrent-ils, surtout lorsqu'ils s'adressent à des étrangers, employer l'idiome anglais.

Enfin à 4 h., nous prenons congé de nos charmants hôtes, enchantés de tout ce que nous avons vu de nouveau ici, et chagrins de ne pouvoir y faire un plus long séjour pour faire plus ample connaissance avec ce riche pays. Nous nous proposons bien au retour de mettre à profit la station que nous aurons à y faire.

Aussitôt sur le pont de notre *Muriel*, les amarres sont lâchées et nous sommes en mouvement. L'enfoncement de la baie où nous nous trouvons ne nous permet pas de juger de l'état de la mer, mais le vent du S. S. E. qu'il fait nous fait présager que nous pourrions bien avoir du mouvement pour nous rendre à la Barbade. En effet, à peine sommes-nous en pleine mer, que la houle nous soumet à un tangage assez fort pour obliger plusieurs à faire de nouveau connaissance avec le mal de mer. Je me garde bien cette fois de donner le mauvais exemple à M. Huart, et je rentre complètement dans mes allures de

vieux marin, méprisant les attaques du redoutable Neptune, et laissant mon compagnon sans prétexte pour se livrer ainsi à des combats si peu glorieux.

Nous suivons la côte de très près jusqu'à l'extrémité S. O. de l'île, et nous pouvons ainsi admirer tout à notre aise les points de vue magnifiques qu'elle nous offre, avec ces montagnes boisées, ses vallées en culture, d'où se détachent par-ci par-là de hauts palmiers ou des cocotiers plus humbles cachant leurs énormes fruits sous le large parasol de leur feuillage au vert jaunâtre.

Ste-Lucie, comme toutes les autres Iles-du-Vent, n'est qu'un volcan éteint. La Soufrière, qui est tout près de Castries, en offre encore parfaitement la forme. On dit cette montagne tout-à-fait intéressante à visiter; elle s'élève de 4,000 au dessus du niveau de la mer.

Il me tardait d'atteindre l'extrémité S. O. de l'île pour voir ces fameux Pitons dont on m'avait si souvent parlé. Je craignais qu'avec l'allure de notre lent *Muriel*, nous ne pussions les atteindre de jour; mais à ma grande satisfaction, il n'était pas encore 6 h. que nous étions en face. Ce sont deux magnifiques montagnes ou plutôt deux pics isolés, à peu près à un mille de distance entre eux, s'élevant de la plaine tout près de la mer, et ne paraissant nullement liés aux collines élevées qui se trouvent en arrière. Le paysage est ici des plus pittoresques. Ces cônes gigantesques dont l'un mesure 2,680 pieds et l'autre 2,710, sont tout couverts de verdure jusqu'au sommet. A mesure que nous avançons nous voyons leurs cimes qui se confondaient d'abord, s'écarter peu à peu, en même temps que leurs bases se déploient graduellement sur les riches plantations qui les entourent et s'étalent surtout en arrière.

Les marins qui ont d'ordinaire des expressions caractéristiques pour tout ce qu'ils rencontrent, qualifient ces deux pics, eu égard à l'apparence qu'ils présentent de la mer, du nom d'*oreilles d'âne*, sans respect pour la majesté de leur port et le

pittoresque de leur aspect ; mais la géographie plus respectueuse leur a réservé la simple désignation de *Pitons*. Leurs flancs boisés de toute part indiquent assez que leur isolement n'est pas dû à des érosions qui les auraient séparés des montagnes voisines, qu'ils dépassent d'ailleurs en hauteur, mais que ce sont bien des roches éruptives, qui ont été soulevées de l'intérieur ; quelles magnifiques chandelles devaient présenter ces deux cônes lorsque leurs sommets étaient couronnés de flammes.

Comme nous passons près des Pitons, nous voyons à notre gauche trois baleines qui font jaillir, tout près de nous, l'eau de leurs événements, à une hauteur de douze à quinze pieds. On dirait des pompes à incendie lançant en l'air leurs jets vigoureux pour le plaisir de les voir s'émietter en gouttelettes en retombant. Mais qui sait si ces rois des eaux ne venaient comme nous admirer la scène que l'île offre ici aux regards des passants ?

Ste-Lucie mesure trente cinq milles de long sur douze de large. Sa population est de 32,000 âmes.

En laissant Ste-Lucie, nous mettons le cap sur la Bardarde qui est de toutes les Petites-Antilles celle le plus à l'est ; elle semble même écartée du cordon qui se poursuivant en ligne courbe continue depuis la pointe sud de la Floride jusqu'au Vénézuela, formait peut-être, dans les âges géologiques, une méditerranée du golfe du Mexique. L'étroite bande de terre formant cette méditerranée à l'est, toute semée de cratères plus ou moins élevés vomissant des flammes, se serait égrenée par suites d'éruptions répétées et de l'action des vagues sur les débris, en ne laissant que les jalons actuels de ce demi-cercle ; Cuba, St-Domingue, Portorico, les Bahamas élargissant cette bande au nord, comme Trinidad, Tobago, Ste-Maguerite la dilataient semblablement au sud.

Malgré le vent debout que nous avons, le tangage est assez modéré pour nous permettre encore une agréable soirée sur le

pont, moins toutefois M. Huart et Mad. Parrock, retenus dans leurs cabines, et M. de Pompignan que nous avons laissé à Ste-Lucie.

Bien que M. de Pompignan eût un catholicisme quelque peu frelaté, qui dans la pratique probablement s'élevait guère au-dessus de zéro—conséquence, il est probable, de ses accointances dans les camps français—ce n'était certainement pas un athée, ni un libre-penseur, et on trouvait en lui un homme bien élevé, un voyageur qui avait vu beaucoup, et un conteur fort aimable. Aussi est-ce avec chagrin que nous lui serrâmes la main en le quittant à Ste-Lucie, et serait-ce avec plaisir que nous le reverrions s'il nous était donné de le rencontrer.

Bridgetown, île de Barbade, mercredi, 11 avril.—A 6 h. nous montons sur le pont. Les matelots sont à jeter l'ancre dans la rade de Bridgetown, capitale de la Barbade, au milieu de nombreux vaisseaux mouillés là, frégates, steamers, voiliers, il n'y a pas moins de 40 à 50 vaisseaux de tout genre.

La ville a une bien belle apparence ; nous y distinguons de très grandes bâtisses, un pont sur un canal, et une grande activité dans les rues.

Nous descendons dans la première chaloupe venue, et mettons le pied sur la terre. Nous sommes en face d'un tramway, mais refusons de le prendre, ne sachant où il nous conduira. Comme nous demandons l'église catholique, un gamin noir s'offre de nous y conduire, nous disant que le trajet n'est pas long.

La chaleur est intense et de temps en temps il tombe quelques grains de pluie, pas assez cependant pour nous obliger à nous couvrir de nos ombrelles.

Nous remarquons que les rues sont partout fort belles, empierrées, tirées au cordeau, et bordées de boutiques et de résidences fort convenables. Nous voyons que nous sommes ici au milieu d'une population dense, car même à cette heure matinale, les rues sont partout fréquentées.

Nous commençons à trouver la course un peu longue, et regrettons de n'avoir pas pris une voiture, lorsque notre négrillon nous fait entrer dans un grand jardin dans lequel nous voyons la petite église, au milieu d'un véritable parterre, et tout auprès la résidence du curé.

Nous montons les quelques degrés d'une galerie couverte, faisant véranda sur toute la face de la bâtisse, et sonnons. Un jeune homme blanc vient nous ouvrir et nous invite à entrer.

Nous demandons à voir le curé, lui disant que nous sommes deux prêtres du Canada.

—Le Père n'est pas bien, nous dit le jeune homme, il est retenu au lit depuis plusieurs jours, je vais aller l'avertir.

Il revient aussitôt en nous disant que le Père nous priaît de monter à sa chambre.

Nous gravissons l'escalier et trouvons le Père souffrant sur son lit, avec un peu de fièvre et retenu par un lumbago qui lui interdit presque tout mouvement.

—Mais quelle bonne fortune, dit le Père Strickland, car tel est son nom, m'amène deux braves prêtres du Canada, moi qui n'ai pas pu faire mon office dimanche dernier, et qui ne sais pas encore si je pourrai le faire dimanche prochain. Vous allez passer ici au moins une quinzaine.

—Ce sera affaire à régler plus tard ; pour le moment, si vous voulez nous le permettre, nous allons aller célébrer si la chose peut se faire ?

—Mais certainement, et avec grand plaisir, puisque vous aller me remplacer. Veuillez-vous rendre à la sacristie, et vous trouverez là un servant qui vous donnera tout ce qui est nécessaire. Et à votre retour vous me trouverez debout, j'espère, pour prendre le café avec vous.

—Très bien, mon Père, mais ne vous gênez en rien dans vos habitudes. Nous serions très fâchés si, en passant ici, nous nous trouvions en quelque sorte une occasion d'augmenter votre malaise.

Le P. Strickland, qui appartient à la Compagnie de Jésus, est d'une forte stature et n'a pas encore atteint la soixantaine. Il est anglais d'origine, mais ayant étudié en France, il parle très bien le français, bien qu'il ait rarement occasion de le faire ici où la langue anglaise est presque la seule en usage. Il est le seul prêtre catholique de l'île, et sa congrégation ne dépasse pas 500 nous a-t-il dit.

Nous nous rendons à l'église, où nous trouvons quelques personnes qui y priaient. Un sacristain noir nous présente tout ce qui est nécessaire pour la sainte messe, et je me rends aussitôt à l'autel.

L'église, la sacristie, les linges, les ornements, tout est ici dans une grande propreté. Cependant il n'y a pas de religieuses ici, comme dans les autres îles que nous avons visitées. On voit que le curé est un religieux qui sait donner aux choses saintes le soin qu'elles commandent.

M. Huart, malgré son malaise, célèbre aussitôt après moi. Pendant son action de grâces, je pousse une petite reconnaissance dans un bosquet qui avoisine la sacristie et qui confine au cimetière qui se trouve aussi dans le même enclos. La plupart des arbres me sont inconnus, et je trouve aussi de nombreuses fleurs que je ne connais pas. Plusieurs tombes du cimetière en portent de superbes et bien soignées.

Le petit bulime, *Bulimulus marielinus*, que j'avais rencontré à la Dominique, se trouve ici aussi en quantité. Il va sans dire que j'en augmente davantage ma provision.

Revenus au presbytère, nous retrouvons le P. Strickland debout et en soutane ; il se met à table avec nous, bien que les douleurs lancinantes qu'il éprouve le forcent de temps à autres à certaines crispations des traits de sa figure.

Nous sommes enchantés de la conversation du bon Père. Il est anglais et né en Angleterre ; sa famille en est une de ce petit nombre qui a su subir les avanies et les persécutions des Henri VIII, Elizabeth, Cromwell, sans broncher dans foi. Reli-

gieux, quoique vivant seul, tout est réglé chez lui comme s'il habitait un couvent. Sans aspirer au luxe il est monté, fort convenablement.

Chose assez singulière, tandis que Ste-Lucie relève de l'évêché de Trinidad, la Barbade, qui se trouve entre les deux, appartient au vicariat apostolique de la Guiane anglaise, sur la terre ferme.

En mettant le pied sur la véraudah du presbytère, j'avais été frappé des superbes échantillons de mollusque, coraux, crustacés etc., étalés là comme dans un musée. Ce sont tous des spécimens des productions de notre île, nous dit le bon Père, ils sont à votre disposition.

—Je me garderais bien de vous en priver, répondis-je, d'autant plus que je vois là certains échantillons très remarquables, sinon par leur rareté comme espèces, du moins par leur qualité comme spécimens. Je vois là des Strombes, des Casques etc, de dimensions hors lignes, et de conservation parfaite.

— Prenez, prenez, dit le Père, il me sera très facile de m'en pourvoir de nouveau.

Mais, reprit le Père, nous avons ici un M. Belgrave qui tient un magasin de tous ces objets, vous serez intéressés en visitant ses collections, je vais vous y faire conduire.

Et dix minutes, après son groom était à la porte avec la voiture. Nous montons dans le carosse et enfilons les rues de la ville en nous dirigeant au nord est pour atteindre le bord de la mer. Le trajet nous parut passablement long, malgré les nouveautés qui frappaient partout nos regards, palmiers, caroubiers, cierges (cactus) gigantesques de 20 à 30 pieds de hauteur, agaves, fleurs de toutes sortes dans les jardins, sur les galeries, étalées partout, etc. Nous nous trouvons à peu près aux limites de la ville, et la voiture nous arrête à une maison en retraite sur la voie publique et devant laquelle nous voyons quelques singes à la chaîne, certains oiseaux etc.

Nous sonnons, et en attendant qu'on vienne nous ouvrir, nous lisons sur une pancarte : *Museum open from 9 to 4 ; admission 1 shelling*. Singulier magasin, dis-je à M. Huart, où il faut payer pour la seule inspection des marchandises.

Le propriétaire, un tout jeune homme encore, vient à la fin ouvrir et nous invite à entrer.

Les spécimens, sinon très nombreux en espèces, sont tous remarquables par leurs dimensions, leur éclat, la symétrie dans laquelle ils sont rangés, et la constante propreté où on les tient. Quelques questions posées au propriétaire me convainquent de suite que nous avons affaire ici à un industriel, de maigre savoir, et qui attend meilleure aubaine des badauds étrangers visitant son étalage, que des hommes de science désireux d'augmenter leurs connaissances ou leurs collections. Très peu de spécimens portaient leurs noms, et j'ai pu remarquer que plusieurs mollusques en avaient d'erronnés. Il va sans dire qu'il n'y avait aussi que des coquilles remarquables par leur éclat, strombes, porcelaines, olives, casques, tellines, etc.

A part les mollusques, il y avait aussi de nombreux coraux, des tortues, des serpents, des poissons volants, tous bien montés. On nous montra un coralliaire nouveau, pêché à la Barbade même, et de forme très singulière; mince, délié et très long, il avait l'apparence d'une tige de graminée, montrant des espèces de nœuds de distance en distance. M. Belgrave nous dit que l'ayant envoyé en Angleterre, on avait constaté que c'était une espèce nouvelle, encore innommée. On lui en avait offert £12, mais il n'avait pas voulu le céder à ce prix.

Le groom a le soin de nous ramener au presbytère par des rues différentes de celles que nous avons suivies en allant, afin de nous donner une connaissance plus parfaite de la ville. C'est à peu près partout le même aspect, rues propres et bien alignées, arbres superbes par-ci, par-là, couvrant les maisons de leur ombre, arbrisseaux à fleurs abondantes et du plus vif éclat, et partout sur les galeries, ravissants étalages de fleurs en

pots, où nous distinguons surtout une très grande variété de bégonias, des géraniums, des fougères, etc., etc.

Revenus au presbytère, je ne manque pas de faire une minutieuse revue tant des étalages de la galerie, que du jardin et d'un petit champ qui se trouve auprès. Comme il y avait là de vigoureux bananiers, dont la plupart laissent pendre leurs énormes régimes de fruits charnus, je remarque, ce que je n'avais pas encore observé, que le régime, à son sommet, a toujours un plus ou moins long espace du rachis dénudé, et se termine par une masse en forme de toupie, de cinq à six pouces de long sur trois à quatre de diamètre, et d'un beau violet presque sanguin. Le régime étant toujours pendant, on dirait que cette masse est destinée à lui servir de poids pour le tenir dans sa position. Je saisis l'un de ces poids, et je reconnais de suite sa nécessité et l'emploi qu'il a à remplir. Cette masse violette n'est rien autre chose que le bouton qui renferme les étamines, les pistils se trouvant plus haut à la suite des fruits. En soulevant les feuilles violettes de ce bouton géant, je trouve sous chacune les larges étamines jaunâtres, toutes gonflées de pollen. Le bouton se dépouille de ses enveloppes, pour permettre aux étamines de s'ouvrir, à mesure que les pistils placés plus haut sont prêts pour la fécondation. Aussi remarque-t-on que lorsque les bananes de la base du régime sont mûres, celles du sommet sont encore toutes petites ou à peine formées. C'est une inflorescence indéfinie.

Comme à Ste-Lucie, je suis tout étonné de ne trouver aucun coléoptère sur le sol, et même très peu d'insectes volants.

(A suivre.)

BIBLIOGRAPHIE

DICTIONNAIRE GÉNÉALOGIQUE DES FAMILLES CANADIENNES.

VOLUME V.

Poursuivant l'ordre alphabétique, ce cinquième volume s'étend de J O A à M E R. Il est tout probable qu'avec encore deux autres volumes, on complètera cette série.

Cet ouvrage, comme on l'a répété plusieurs fois, sera le livre de la noblesse canadienne. Chaque famille aura là ses parchemins pour y tracer sa descendance. Mais parmi tous les renseignements que nous offrira ce DICTIONNAIRE, on devra compter comme l'un des plus précieux la lumière qu'il apporte à la nombreuse synonymie de nos noms de familles. Il suffit d'ouvrir un volume au hasard pour se convaincre à première vue, avec quel peu de soin on a veillé à conserver son nom. Qui pourrait croire, par exemple que Lejeune, Bonaventure, et Laprairie remontent à une même souche. Manseau est encore plus surprenant, puisqu'il se confond avec Manteau, Monceau, Garigour, Lajoie, Manfret, Maurier, Morain, Moursin, Robidas et Vitral.

On a suggéré de placer ce Dictionnaire dans toutes les bibliothèques paroissiales, nous pensons qu'il serait encore plus à propos de lui donner place dans les archives de chaque paroisse. Il ne manquerait pas, dans une foule de circonstances d'être très utile aux curés, devenant d'un grand secours pour débrouiller les parentés dans les cas de mariage.
